ÉDITORIAL

1492: QUELLE COMMÉMORATION?

Le Musée d'ethnographie de Genève, détenteur d'un important fonds américain (sa collection amazonienne, par exemple, est l'une des plus riches d'Europe), pouvait difficilement rester en dehors de la commémoration du cinq-centième anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. Cet événement a d'ailleurs été choisi comme le point fort officiel des activités culturelles de la Ville de Genève en 1992. Mais quelle forme ce Musée devait-il donner à cet anniversaire?

Il y aura, cette année, de grandes fêtes en beaucoup de lieux, particulièrement en Espagne, lieu de départ de Colomb. Mais d'autres pays, comme le Mexique, pourtant tout à fait concernés, ont refusé de s'associer à cette commémoration. La célébration de 1492 ne va plus de soi, en cette fin du XXe siècle, et les responsables du Musée d'ethnographie se devaient de s'interroger sur la nature de l'événement historique qui eut lieu alors, pour déterminer ce qu'ils allaient faire en 1992. Ils devaient, en particulier, s'interroger sur le sens de ce qui a été appelé la "découverte de l'Amérique" par Christophe Colomb.

Le terme de "découverte", appliqué à cette première arrivée d'Européens dans un monde nouveau pour eux, n'appartient-il pas à une vision coloniale de l'histoire? Certes, tout le monde peut "découvrir" ce qui lui était inconnu auparavant, comme chacun d'entre nous peut, par exemple, "découvrir" la Camargue. Mais dans l'usage dominant, la "découverte de l'Amérique" par Christophe Colomb est comprise comme une première, au même titre, par exemple, que la première ascension du Mont-Blanc par Balmat et de Saussure. Utilisée de cette manière, l'expression ne fait-elle pas injure aux hommes qui, bien avant Colomb, ont peuplé et valorisé pour la première fois le Nouveau monde: les Amérindiens?

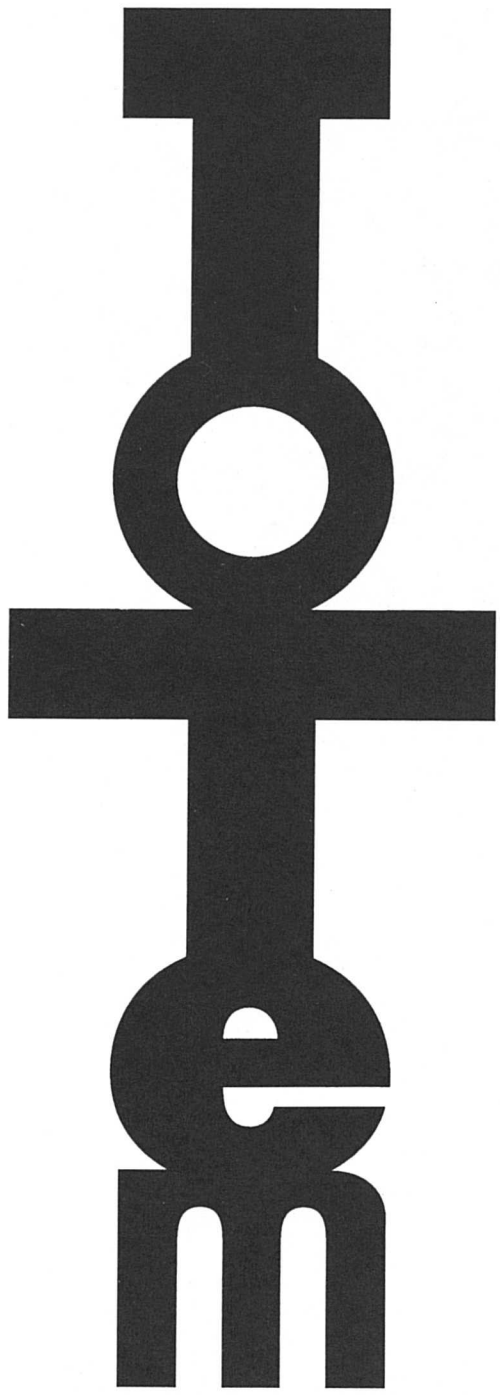
On sait en effet que ceux-ci, à l'origine chasseurs de Sibérie, commencèrent, au moins 40.000 ans avant J.C., la pénétration de l'Amérique. Et, avant 1492, ils ne se contentèrent pas d'en occuper tous les recoins, depuis l'Alaska jusqu'à la Terre de Feu, mais ils y développèrent des civilisations admirables, comme en témoignent par exemple les grandes pyramides que l'on voit encore aujourd'hui au Mexique et, plus près de nous, les collections précolombiennes du Musée d'ethnographie de Genève.

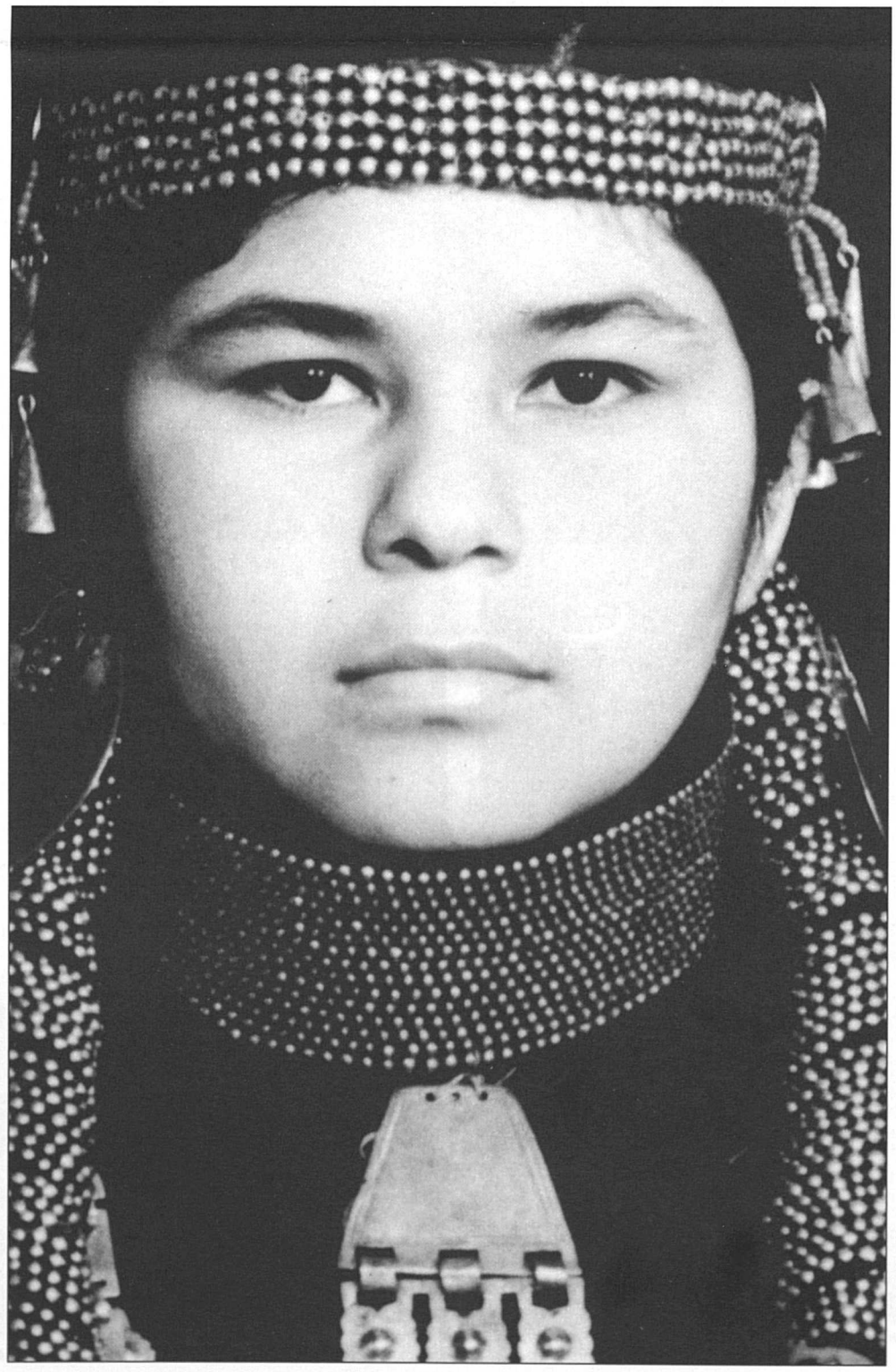
Mais, dira-t-on, s'il est vrai que Colomb n'a pas été le premier à découvrir l'Amérique, ne doit-on pas, au moins, célébrer le voyage du Génois, comme un progrès décisif de l'humanité, qui a définitivement aboli cette barrière qu'était l'Atlantique? Certes, 1492 a été le départ d'une nouvelle civilisation américaine, fort intéressante, et d'une importante étape dans l'histoire du monde, qui a commencé alors à devenir ce "village global" que nous connaissons aujourd'hui. Mais tout triomphalisme devrait pourtant être exclu, étant donné l'énorme "coût social" de cet événement historique. Pour des causes telles que maladies apportées d'Europe, exploitation économique ou guerres, l'invasion blanche de l'Amérique a, en effet, signifié l'un des plus grands holocaustes de l'histoire, pour une population indienne estimée à 100 millions de personnes en 1492, et dont les survivants en subissent encore les effets aujourd'hui. Il ne faut pas oublier non plus les souffrances des millions d'esclaves africains, amenés de force pour "développer" le Nouveau monde.

Pour ces raisons, les responsables du Musée d'ethnographie ont décidé de commémorer 1492, en mettant l'accent moins sur l'"exploit" de Colomb et du monde qui l'envoya Outremer, que sur d'autres acteurs trop oubliés de ce drame, les Indiens. C'est ainsi qu'une exposition, envoyée par le Musée archéologique de Santiago, présentera au Boulevard Carl-Vogt, en février et mars, la civilisation des indigènes du Chili, et qu'une autre exposition, programmée pour l'été, montrera de remarquables documents photographiques sur un groupe actuel d'Amazonie. En outre, des conférences, projections de diapositives et surtout le traditionnel "Festival du film des musiques du monde" présenteront la situation et la réalité des Amérindiens aujourd'hui.

Louis Necker

JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE





JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE
no 3
Février-avril 1992

Paraît trois fois l'an

Direction
Louis Necker
Rédaction
Mireille Ripoll

Ville de Genève
Département des affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
65-67 boulevard Carl-Vogt
1205 Genève
Tél 022 28 12 18
Fax 022 28 52 31

Ouvert
de 10 à12 h
et de 14 à 17 h
Fermé lundi

Annexe de Conches
7 chemin Calandrini
1231 Conches
Tél 022 46 01 25

Ouvert
de 10 à 12 h
et de 14 à 17 h
Fermé lundi et mardi

SOMMAIRE

	P
ÉDITORIAL	1
DU CÔTÉ DE CARL-VOGT Chili indigène	2+3
DU CÔTÉ DE CONCHES Pour en finir avec la vache	4
Vie quotidienne du monde ouvrier	5
HUMANITÉS PERDUES Un baron russe en Amazonie péruvienne	6
LE DROIT À LA DIFFÉRENCE Une chance pour les Yanomami	6
LA CHRONIQUE DU PÈRE MONNIER Une Découverte	7
LIVRES Civilisation des samurai	7
AGENDA	8

EXPOSITION CHILI INDIGÈNE FÉVRIER - MARS 1992

CHILI INDIGÈNE

UNE EXPOSITION PRÉPARÉE PAR LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE SANTIAGO

Du 7 février jusqu'à fin mars 1992

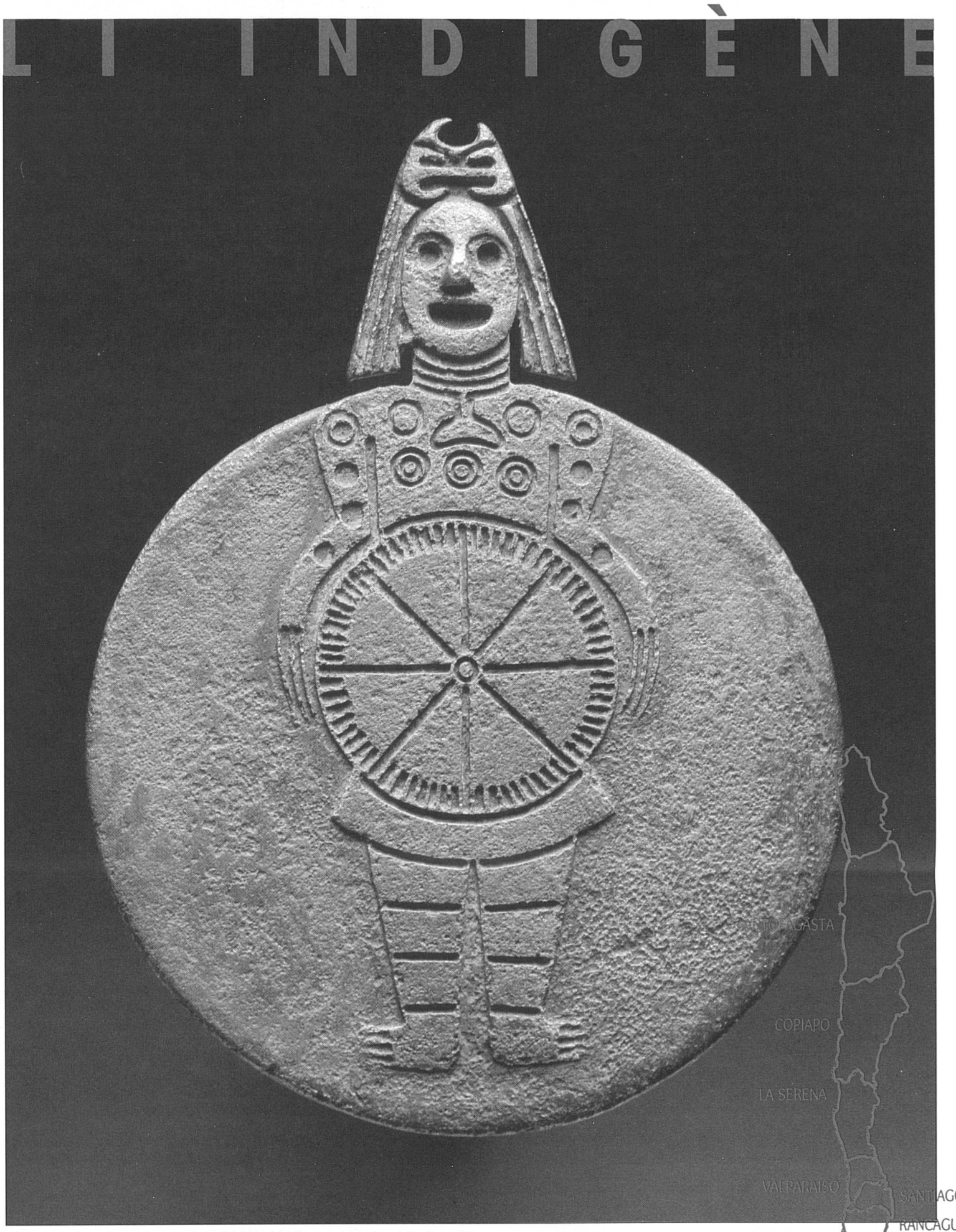
En 1992, l'Occident commémore la redécouverte de l'Amérique par l'Europe. Cinq cent ans ont passé depuis ce premier contact entre deux réalités différentes, contact qui a eu des conséquences radicales pour les deux continents.

Ce 12 octobre 1492 a élargi les horizons de l'humanité, lorsqu'en découvrant un nouveau monde totalement différent de celui que l'on connaissait alors, l'Homme a été obligé de se remettre en question par rapport à soi et à l'univers en général; ce fut une véritable révolution qui, au-delà des vainqueurs et des vaincus, conquérants et conquis, a donné une nouvelle direction à l'évolution de l'Homme.

Malgré cette découverte et ce qu'elle a signifié pour l'humanité, et malgré les 500 ans qui ont passé depuis cet événement, le "Nouveau Monde" - ainsi qu'il a été nommé - reste encore méconnu pour l'Europe et pour le monde. L'intérêt que l'on porte aujourd'hui envers tout ce qui est exotique et extraordinaire, ou pour les cultures de haut niveau disparues, a porté ombrage à la vision des autres américains: ceux qui n'ont pas construit de pyramides, de temples ni d'empires, ceux sur lesquels nous avons encore beaucoup à apprendre et qui ont étendu leurs cultures dans des régions plus périphériques.

Le territoire chilien actuel est justement un exemple de ce type de région. Cependant, certains groupes indigènes y ont atteint des degrés de développement différents, autant du point de vue technologique que de celui de l'art ou de la religion; ils nous ont légué un passé riche; ils nous ont aussi montré, parfois de manière dramatique, les effets du contact avec le monde européen et les conséquences de 500 ans d'histoire commune.

L'exposition **CHILI INDIGÈNE** veut témoigner de la richesse culturelle de certains groupes indigènes qui ont habité ou qui habitent le Chili aujourd'hui. Il est impératif de valoriser et de respecter ces cultures, d'éviter leur désintégration, de façon à ce que ces minorités agonisantes puissent vivre et conserver leur dignité, ainsi que leur capacité à l'autodétermination.



Pectoral en métal (cuivre). Culture Diaguita (1470-1636 J.C.) Musée archéologique de Santiago, Chili

LE CHILI INDIGÈNE

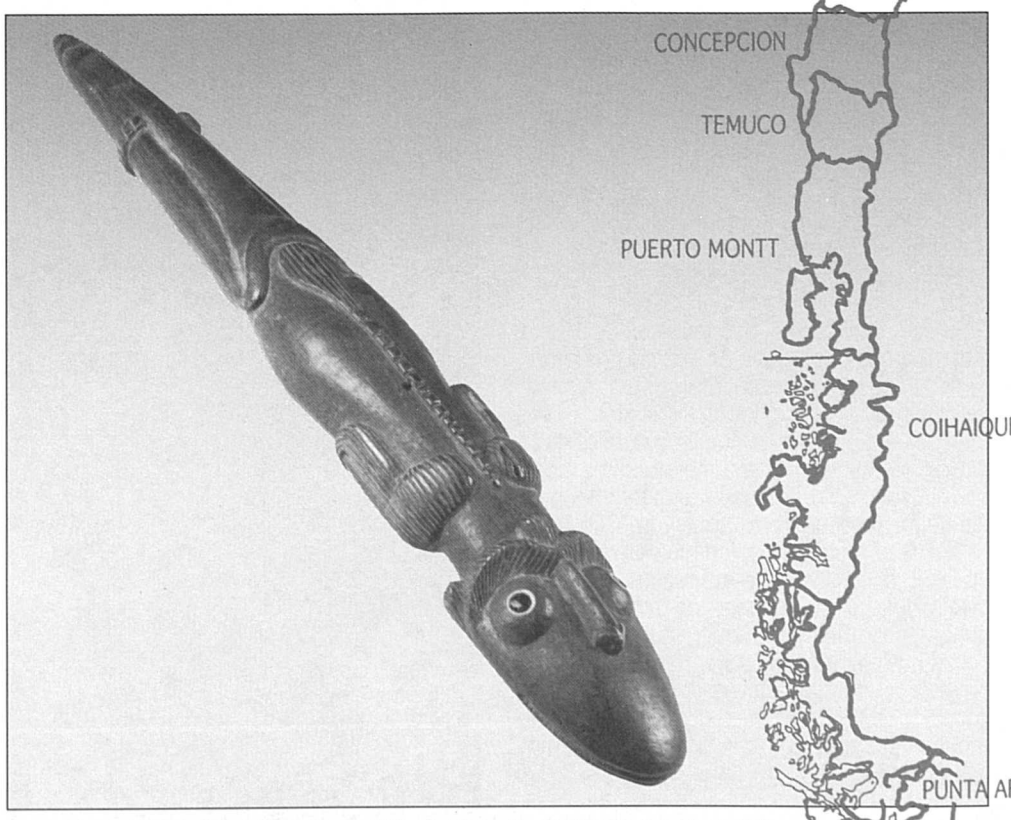
Le Chili est situé à l'extrémité australe de l'Amérique du Sud, face à l'Océan Pacifique, formant un cordon étroit de terre entre la Cordillère des Andes et la mer. Sur ses 4270 kilomètres de long et une moyenne de 180 kilomètres de large, l'on y trouve de tout: des déserts arides aux glaciers, en passant par des types de paysages et de climats les plus divers. C'est sur cette géographie variée et isolée que se sont développées certaines cultures préhispaniques dont les descendants sont ceux que l'on appelle aujourd'hui les "minorités ethniques". A noter qu'à la fin du siècle passé, lorsque l'Ile de Pâques fut rattachée - pour des raisons géopolitiques – au territoire national, les habitants de cette île, d'origine polynésienne, ont alors été considérés comme faisant partie des minorités ethniques chiliennes.

Les Aymaras, les Mapuches, les Pasquans ainsi que les Fuégiens, groupe ethnique qui n'existe plus, sont autant de groupes indigènes qui témoignent, aujourd'hui, de ce qu'il s'est passé après le contact entre le Vieux monde et l'Amérique indigène; ce sont eux qui nous permettent de connaître, à travers leurs coutumes et croyances, une partie de leur passé.

D'après les estimations, il y avait au Chili 1'050'000 indigènes à l'arrivée des espagnols en 1536. L'on compte que parmi eux, il y avait 200'000 personnes qui habitaient les régions désertiques et semi-désertique du nord du pays; 200'000 indigènes vivaient dans la partie centrale du Chili et environ 450'000 sur la zone du centre sud; les 200'000 restants peuplaient l'extrême sud du pays. Dans ces chiffres sont inclus d'autres groupes ethniques que ceux qui sont mentionnés ci-dessus; ces ethnies ont cependant disparu ou se sont assimilées à la population métisse chilienne, en perdant ainsi complètement leur identité culturelle.

Actuellement il ne reste qu'un tiers de cette population originelle qui survit encore. Au nord du pays il n'y a que 11'000 indigènes, principalement des Aymaras. Dans la zone centrale il n'y a plus de groupes indigènes, si ce n'est des individus appartenant à la minorité Mapuche, qui ont émigré à la ville, à la recherche de nouvelles solutions de vie. Dans la partie du centre sud du pays l'on trouve la population indigène la plus importante du Chili: il s'agit du groupe Mapuche, qui a le mieux résisté aux effets de la conquête et qui a assimilé les nouvelles technologies qui lui ont permis d'affronter avec succès l'avance de la conquête européenne et de ses descendants.

A l'extrême sud du pays, l'on ne compte que quelques représentants des Fuégiens, une dizaine de personnes isolées et sans possibilité de reconstruire leur culture. C'est tout ce qu'il en reste; sinon, ce ne sont que des vestiges archéologiques et des souvenirs fragmentaires qu'eux-mêmes ont, ainsi que leurs enfants métisses déjà tout à fait acculturés.



Homme-lézard. (bois). Culture de l'Ile de Pâques, (XIXe siècle). Musée archéologique de Santiago, Chili.

L'EXPOSITION

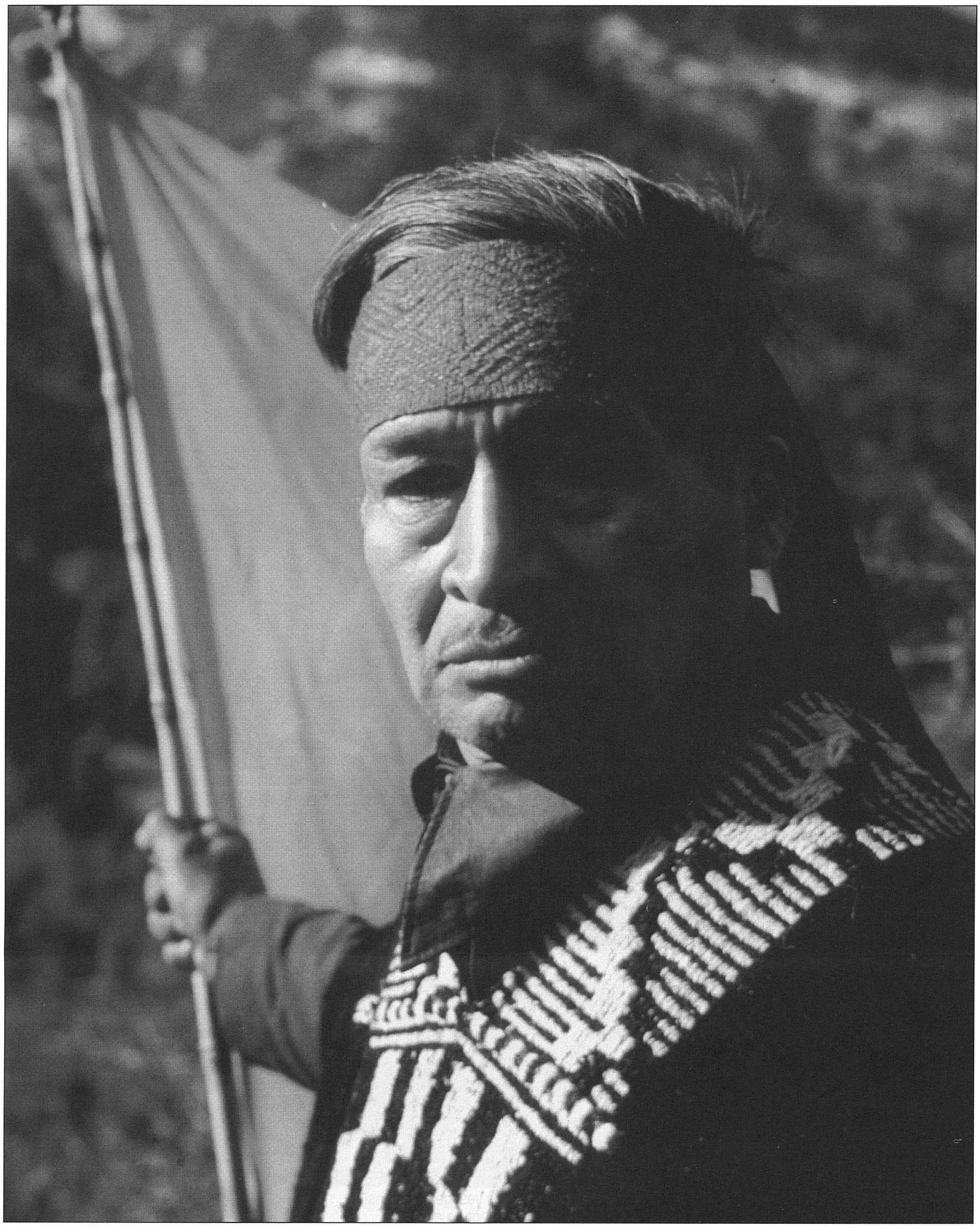
■ CHILI INDIGÈNE

CHILI INDIGÈNE est une exposition préparée par le Musée Archéologique de Santiago. Son but est de faire connaître au public européen certains aspects des cultures aborigènes du Chili, – actuelles ou de leurs ancêtres précolombiens – en mettant l'accent sur le développement des cultures préhispaniques dans le pays et sur quelques éléments caractéristiques des principaux groupes indigènes contemporains.

L'exposition montre plus d'une centaine d'objets archéologiques de périodes différentes, de l'époque du premier peuplement du pays jusqu'à l'arrivée des conquérants européens. Elle inclut également divers objets ethnographiques, en particulier des bijoux en argent mapuche, poterie, instruments de musique, textiles et sculptures de la culture pasquane taillées dans du bois. Des photographies, graphiques et plans didactiques, ainsi que des textes en trois langues (espagnol, français et anglais) accompagnent chaque thème abordé.

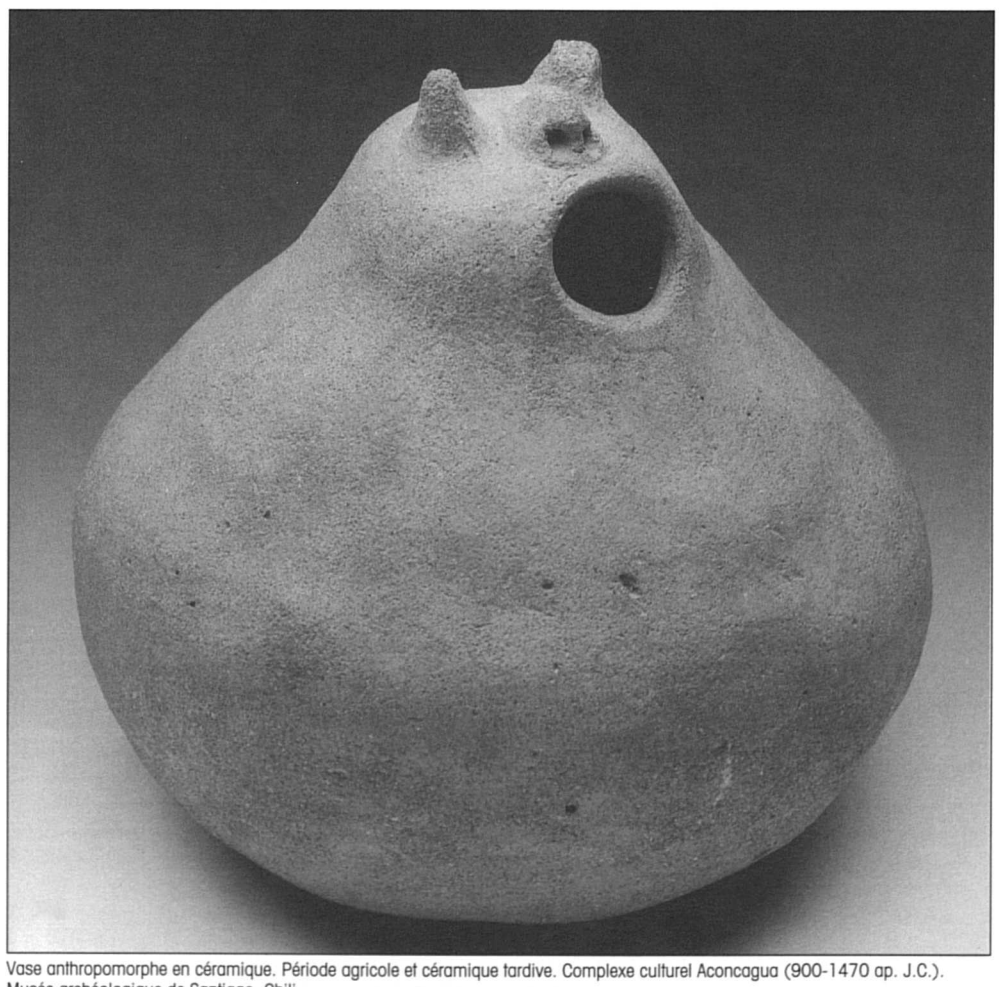
L'exposition est organisée de la façon suivante: elle débute avec une brève introduction dans laquelle les cultures indigènes d'Amérique et du Chili sont présentées; ensuite, le public entre directement dans le sujet avec l'exposition de la situation géographique du pays dans les contextes américain et mondial; puis l'on parle du peuplement de l'Amérique et de celui du territoire chilien, ainsi que de certains points particuliers de leur développement culturel régional le plus tardif, jusqu'à l'occupation inca. Plus loin, l'on décrit les aspects tels que l'économie, le territoire, les croyances et autres éléments culturels sélectionnés dans le but de montrer les caractéristiques de quatres groupes indigènes qui existent actuellement au Chili. Il s'agit des Aymaras, à l'extrême nord; des Mapuches, au centre sud du pays; des Fuégiens, à l'extrême sud (représentés en tant que groupe au bord de l'extinction totale, par effet du contact) et enfin, les Pasquans, d'origine polynésienne.

Ensuite, l'on montre une série d'objets groupés de façon thématique, qui ont été sélectionnés afin de faire connaître la richesse et la diversité culturelle des habitants précolombiens du Chili; de cette façon, le public aura une autre vision des cultures aborigènes de l'Amérique, différente de celles qui sont connues comme étant des cultures de "haut niveau" (Maya, Aztèque, Inca, etc.). Ainsi, dans cette partie est exposée une momie du complexe culturel Chinchorro, dans lequel l'on trouve les plus anciennes momies artificielles qui existent (à peu près 5000 ans avant J.-C.); on pourra également admirer des textiles précolombiens, de la céramique Diaguita, de la musique, des coiffes et ornements céphaliques, de l'art rupestre, des textiles et des parures réalisés dans différentes matières, suivant les cultures et leur style propre.



Indien Mapuche. Photographie tirée du catalogue de l'exposition **CHILI INDIGÈNE**.

Figurines en argent. Culture Mapuche (1536 ap. J.C jusqu'à nos jours).
Musée archéologique de Santiago, Chili.



Vase anthropomorphe en céramique. Période agricole et céramique tardive. Complexe culturel Aconcagua (900-1470 ap. J.C.).
Musée archéologique de Santiago, Chili.

POUR EN FINIR AVEC LA VACHE

JUSQU'À FIN FÉVRIER 1992, À L'ANNEXE DE CONCHES DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE, TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LA VACHE, ET BIEN D'AUTRES CHOSES ENCORE

Pour de nombreux visiteurs, la révélation du parc

Cette exposition reçoit en moyenne 600 visiteurs par semaine. S'il est difficile de cerner toutes les raisons de ce succès, nous pouvons avancer ici une hypothèse qui appelle toute notre modestie.

Ce n'est pas tant le regard ethnographique avec lequel nous avons approché la vache qui attire nos visiteurs, que le troupeau artistique installé dans le parc du Musée.

Dès le mois d'octobre 91, les promeneurs ont découvert le parc au point d'oublier parfois d'entrer dans le musée ou d'imaginer que l'exposition se poursuivait à l'intérieur du bâtiment!

Rencontre au café de l'Odéon un jour à midi:

- Elle est très chouette ton exposition de vaches! Je suis monté à Conches dimanche vers 13h, il y avait peu de monde, c'était très agréable à visiter.
- A 13h ? Et tu as pu visiter l'exposition?
- Pas de problème, le portail était ouvert...
- Le portail, oui, mais pas le Musée et l'exposition!
- Ah bon! il y a aussi quelque chose dans la maison?

Nous avons toujours été persuadés que le parc constituait l'un des atouts de Conches. Le visiteur ne demande qu'à investir cet espace qui s'ouvre sur la campagne, la frontière et le Salève; la situation géographique de Conches, périphérique, mais aussi bucolique et vaste, permet en quelque sorte de neutraliser certains des inconvénients inhérents à son éloignement et à une implantation sans emprise sur un quartier, coupée de ce fait de toute réalité quotidienne.

La présence de 40 vaches drôles, parfois superbes et toujours peu exigeantes sur le plan des soins quotidiens, a suffi à le confirmer, définitivement.

Christine Détraz

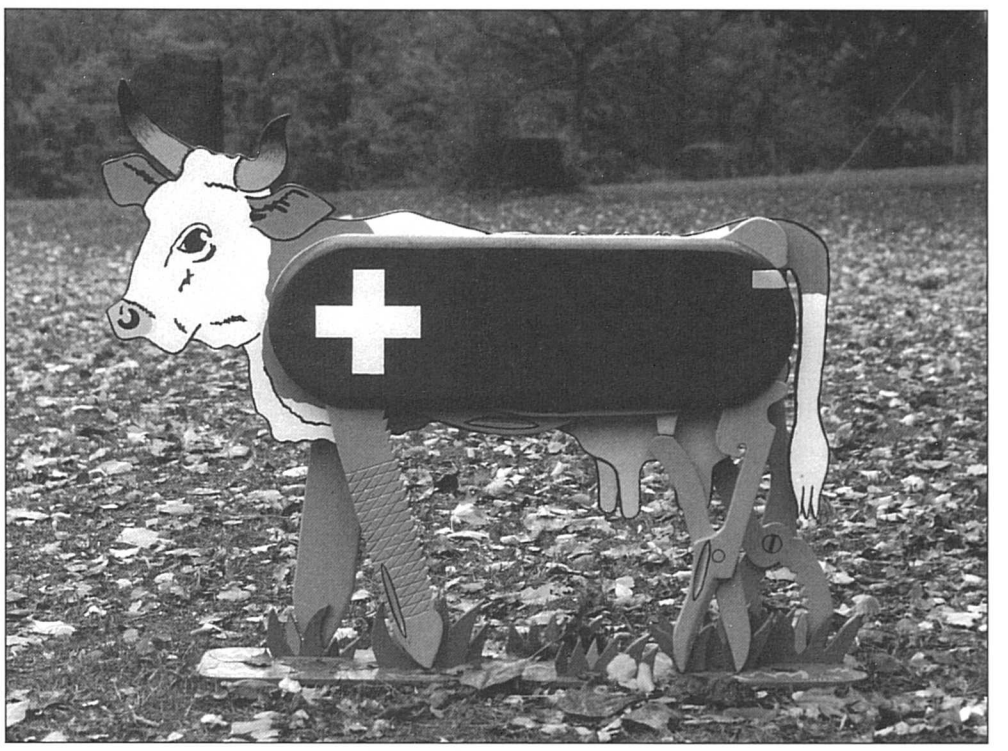
LA VACHE À GENÈVE: EXOTIQUE MAIS POPULAIRE

Pouvions-nous faire la même exposition à Bulle, terre d'éleveurs ("Plus "vaches" que la Gruyère, tu meurs!", dit l'un des titres de l'exposition) et à Genève, terre de consommateurs? Nous l'avons tenté, et Bernard Crettaz, soucieux de souligner le point de vue qu'il entendait défendre, s'exclame dans l'un des textes de l'exposition:

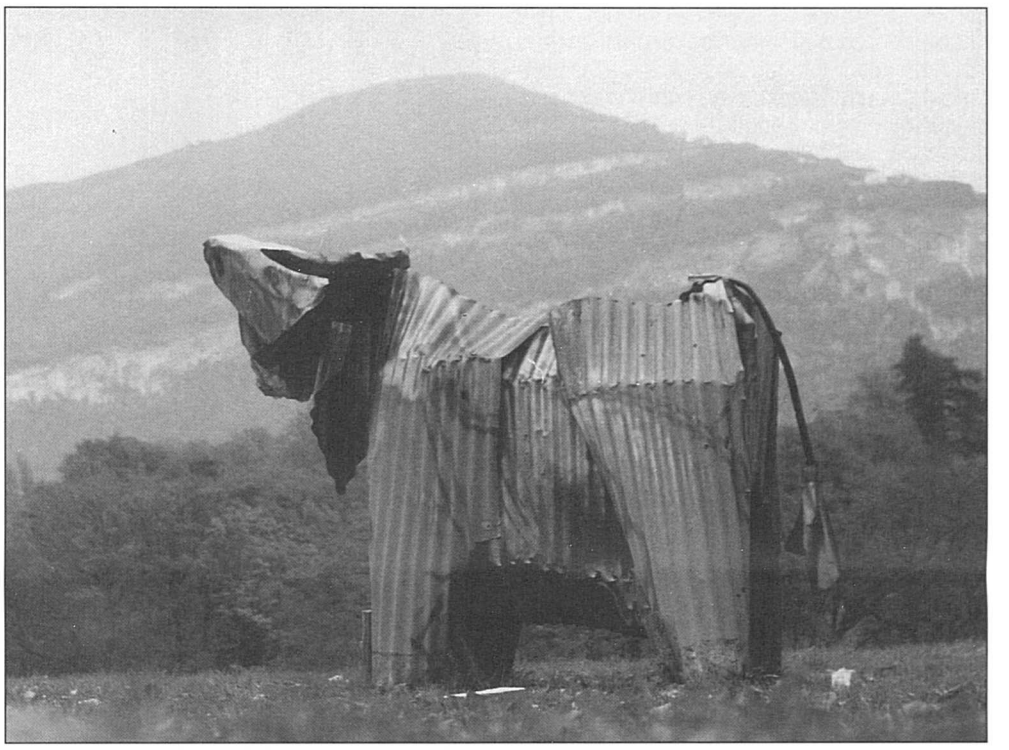
"C'est l'heure de vérité, citadins!
... Vous qui, dites-vous, aimez la vache et le paysan... savez-vous que notre paysannerie vit une heure tragique, soumise à des décisions lointaines, lâchée parfois par ceux qui l'ont portée comme emblème ou qui se sont servi d'elle. Alors, pour vous, sonne l'heure de vérité et de solidarité!... A quoi êtes-vous prêts pour cette paysannerie menacée?"

A Bulle, aucune réaction, mais à Genève, les visiteurs-consommateurs réagissent. Voici en vrac quelques réponses ou remarques qu'ils ont glissées dans la "boîte aux suggestions":

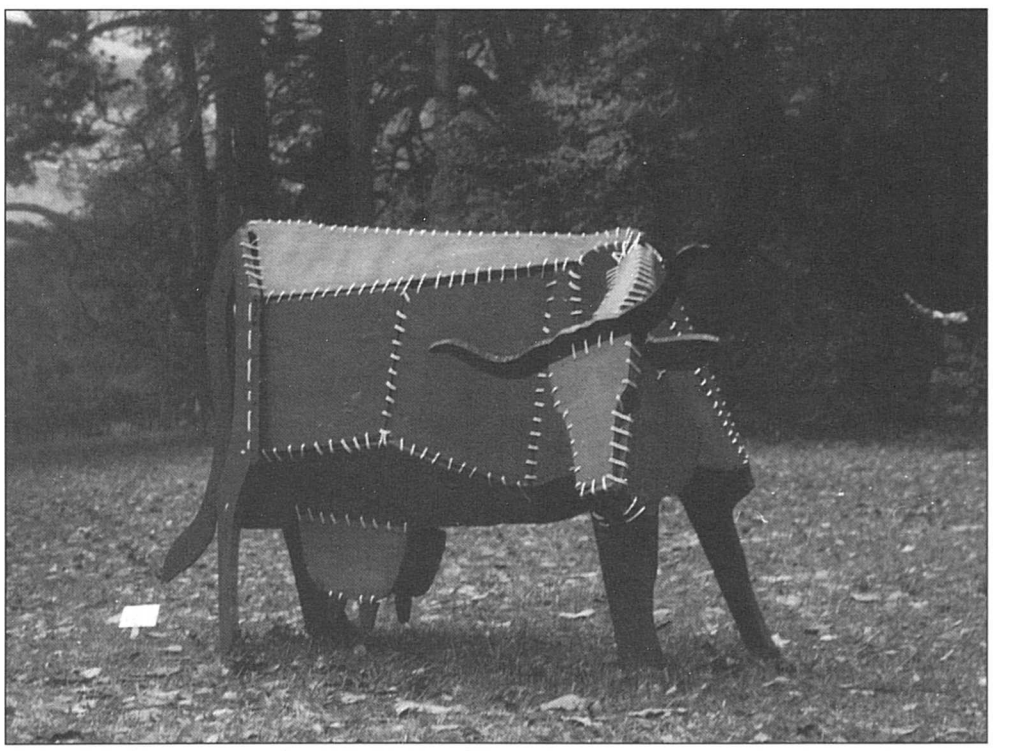
- Magnifique le texte! soumettez-le aux écoles...
- Je tâcherai de ne plus râler pour la "peau" sur le chocolat servi au tea-room, mais j'apprécierai que ce ne soit pas de l'eau à l'arôme de lait...
- C'est promis, j'aimerais les vaches et leur fumier avec! Désormais, je ne "vomirai" plus devant ces petits tas du village de ma grand-mère, je les admirerai comme des vestiges romains!
- Payer les produits au juste prix pour une agriculture respectueuse de la nature et de l'environnement!
- Prête à quoi? A tout faire, à tout sacrifier de ce monde moderne pour garder la Suisse
- pays d'agriculteurs, pays de paysans, pays de Suisses (je ne suis pas suissesse).
- L'exposition, c'est gratuit, c'est bien, les pauvres citadins, y'en a aussi...
- Restons fidèles aux vaches comme elles savent être fidèles à nous!
- Je vote pour les vaches.
- GATT go home, USA id. et vive la Suisse.
- Paysan lève-toi et... danse sur les cornes des cocus, mais ne trébuche pas (hommage à Sciascia).
- Manger énormément de crème de Gruyère avec des meringues, de la glace, des framboises, des myrtilles, des fraises, en tartines avec du sucre dessus.
- We love cows! Bisous. A cowgirl.
- J'ai gardé et aimé les vaches. Ca n'a jamais payé! (sauf pour les gros!) Comment peut-on vouloir le marché commun et garder un "musée alpestre" déjà anti-économique et abandonné socialement par les jeunes paysans eux-mêmes?
  Les paysans jardiniers sont hélas la seule issue économique dans les Alpes, le Jura et les Pré-Alpes. Ce prix-là, on devra le payer, et cher.
- L'idée est très originale, on ne voit pas beaucoup de musées dans ce genre. Je le trouve très bien... Que ce soit la vache à mille temps ou la vache à mille francs, cet animal, sacré aussi chez nous, révèle un sens moral; cette exposition le prouve. Avis à nos gouvernants!
- Il faut des paysans dans notre Patrie, sinon, elle disparaîtra.
- Un pays sans la possibilité de produire ce qu'il consomme est en danger. La nature est souveraine. Un jour de disette peut venir. Il faut conserver notre agriculture.
  On ne se nourrit pas d'argent. Continuons comme aujourd'hui.
- Pourquoi n'a-t-on pas tous un parent paysan? Un ami paysan ou un paysan dans sa tête?
- Soyons politiquement honnête et payons le prix de notre confort.
- Rendez l'herbe et les pâturages fleuris aux vaches! Merci pour elles et pour nous.
- J'aime les paysans parce qu'ils s'occupent des vaches. (Laurent, 8 ans).
- Bravo les paysans! Je vous trouve très gentils de vous occuper des vaches! Merci! (Héloïse, 8 ans).



Couteau à pis de Pascal Volery. Photo J-C Aeberhard



Vache d'Or de Luc Joly. Photo J-C Aeberhard



Cousue-Main de Regula Schultz-Kirchhofer. Photo J-C Aeberhard

JUSQU'À FIN FÉVRIER

3 expositions regroupées sous le titre général de VACHE D'UTOPIE

- **VACHE DE SUISSE: APPROCHE ETHNOGRAPHIQUE**
  En collaboration avec le Musée gruérien de Bulle
- **VACHES D'ARTISTES**
  Un troupeau de 40 bovins artistiques dans le parc. En collaboration avec le Musée du CIMA de Ste-Croix et L'UCPL
- **007 CENTIÈME**
  36 affiches "Suisse - 1991". En collaboration avec l'Atelier Humbert-Droz et la SGA-Genève

VIE QUOTIDIENNE DU MONDE OUVRIER

G E N È V E 1 8 9 0 - 1 9 5 0

Brasserie du Simplon, 1907. Prêt de M. Georges Ducruet.

LA COLLECTE CONTINUE

Chaque fois que cela est possible, les objets et documents qui arrivent au Musée sont assortis de leur lot de souvenirs. Une mémoire riche ou défaillante, jamais inintéressante ou simplement linéaire. Ici, la photographie d'une brasserie située à l'angle de la rue des Pâquis et de la rue Dr. Alfred-Vincent. A l'époque de la prise de vue, on est en 1907, elle se nomme la **Brasserie du Simplon**. Alors, même si nous ne savons rien sur l'auteur de cette photo, elle est précieuse à plusieurs titres; d'abord, ce document présente un intérieur de café, ce qui est autrement plus rare que les sempiternelles façades dont les collections publiques regorgent. De plus, plusieurs personnes figurant sur la photo sont identifiées.

"En ce temps-là, c'était très ouvrier ces cafés, ici au comptoir, il y a mon père François Ducruet et ma mère Lina Ducruet, née Cordier; debout, troisième à gauche coiffé d'une casquette, l'oncle Hermann (Cordier), un tâcheron, et à côté, l'oncle Joseph qui était garçon laitier... tous des ouvriers, et en ce temps-là, ils buvaient la "queste", c'était, dans le fond, de l'absinthe. C'était pas glorieux dans ce café, mon père, il a trop bu; il est mort jeune un peu à cause de ça, ça a été une mauvaise affaire pour mon père qui était porté à boire... d'ailleurs le seul plaisir qu'ils avaient en ce temps-là, les ouvriers, c'était de boire un verre et de faire l'amour avec la maman."

Cette photo, tant de fois détaillée, témoin d'une étape courte et tragique du parcours familial, se dissout dans les méandres de la mémoire. Les noms soudain s'estompent: "C'était comment déjà son nom, à ce café? Qui c'est le petit, assis sur le comptoir? Moi peut-être...". Et tout en la contemplant, elle devient prétexte ou support à la suite du récit. Les parents Ducruet ne sont pas restés longtemps les tenanciers-gérants de cette brasserie; ils la quittent pour reprendre un petit commerce: une laiterie située d'abord à la rue de Neuchâtel et puis à la rue Goetz-Monin. La mère tient le commerce et le père livre le lait à domicile pour le compte de l'Union laitière, "les Laiteries Réunies, si vous aimez mieux: on lui fournit un barrot avec deux boilles, un gros bidon, huit, neuf litres, une puisette d'un 1/2 litre. Il devait faire les étages. Les bonnes femmes laissaient devant leur porte un pot avec une assiette dessus ou un bidon. Sur un bout de billet, elles écrivaient "2 litres, beurre,...". On a retrouvé son carnet où il marquait ce qu'il avait livré. Les gens se faisaient confiance. A la fin du mois mon père se faisait payer. Il servait les gens sans les voir, il voyait les gens une fois par mois. Son carnet vous intéresse? Je vais aller le chercher."

Ainsi va la collecte, souvenirs et porte à porte.

Christine Détraz

Laiterie F. Ducruet 13, rue Goetz-Monin, été 1912. Le père Ducruet avec son barrot de livreur, la mère, enceinte de Roger, et le petit George, 5 ans. Prêt de M. George Ducruet.

UN BARON RUSSE EN AMAZONIE PÉRUVIENNE (1903)

PHOTOGRAPHIES ANCIENNES DU MUSÉE

Colons européens en Amazonie péruvienne, 1903. Fonds photographique du Musée d'ethnographie de Genève.

Avec cette vue nous nous trouvons en 1903 sur la galerie d'une maison de colons, en Amazonie péruvienne, près de la rivière Perené. L'image qui apparaît est paisible, montrant des Européens au repos, en bonne entente avec une femme métisse, deux enfants indigènes et des chiens. Une recherche au sujet de cette scène indique cependant que ces personnes étaient acteurs, témoins ou victimes d'une violente histoire de conquête, dans une nouvelle "frontière" qui se développait à l'Est du territoire péruvien.

Cette photo fait partie d'une série réalisée par un officier de marine russe, le Baron de Meyendorff, et sa femme. Ce couple, à la fois par goût de l'aventure et par crainte de la peste bubonique qui alors ravageait les ports péruviens sur le Pacifique, fit le voyage de retour de Lima en Europe par l'Est, c'est-à-dire en descendant d'abord un affluent péruvien de l'Amazone, le Perené, puis l'Amazone lui-même jusqu'à l'embouchure de l'Atlantique, non sans vivre des moments extrêmement difficiles où ces voyageurs faillirent perdre la vie. Les photographies qu'ils prirent alors, ainsi qu'un manuscrit racontant ce voyage, ont été remis au Musée d'ethnographie de Genève en 1952.

Qui voit-on sur la photo, prise sans doute par la Baronne elle-même? L'homme à droite, tenant un chien sur ses genoux est son mari, Meyendorff. Derrière lui, un certain Kaufmann, qui servait d'interprète. Assis au milieu, un vice-consul d'Angleterre, en poste au Perené, Monsieur Furlong. A gauche est assis un colon, Monsieur Sempch avec sa femme métisse derrière lui. Les deux enfants sont des Indiens de l'ethnie Campa (ou, ainsi que les membres de celle-ci se nomment eux-mêmes, "Ashaninka"). La présence, ensemble, de ces personnages, témoigne de profonds développements qui affectaient alors l'Amazonie péruvienne.

Les deux enfants nous parlent du peuple indigène qui avait eu la souveraineté sur le territoire du Perené jusqu'à l'envahissement de celui-ci par des étrangers. Appartenant au groupe culturel et linguistique Arawak (que l'on rencontre dans beaucoup d'autres régions d'Amazonie), les Campa menaient traditionnellement le genre de vie typique des Indiens de tout le Bassin d'Amazonie, organisés en petits villages, pratiquant l'horticulture, la chasse, la pêche et la cueillette, en passant beaucoup de temps dans des réjouissances cérémonielles. Comptant aujourd'hui encore plus de 20'000 personnes, cette ethnie est et était un des groupes d'Amazonie les plus importants démographiquement.

Pourquoi un vice-consul d'Angleterre en poste dans cette lointaine jungle, infestée de terribles fièvres tropicales et d'autres dangers? L'explication réside dans une autre fièvre, celle du développement économique, qui avait alors atteint cette partie de l'Amazonie.

Située directement à l'Est de Lima, cette région avait été, depuis l'époque de l'arrivée au Pérou des Espagnols (et même au temps des Inca), l'objet de grandes convoitises; mais les Campa qui s'y trouvaient réussirent à résister pendant des siècles à la pénétration étrangère. Ce n'est qu'en 1869 qu'ils furent soumis, et ils durent dès lors subir une double conquête, celle par l'Etat péruvien et celle par les immigrants européens, particulièrement des Anglais, qui se croyaient dans quelque partie de l'empire de S.M. la Reine Victoria.

Le gouvernement péruvien, en effet, pour payer ses dettes, dut donner en concession à une société anglaise, la **Peruvian Corporation**, un gigantesque territoire situé dans la région de la rivière du Perené, alors même que ce territoire appartenait depuis toujours aux Campa. Les colons européens, comme ceux qui se trouvent à gauche sur la photo, affluèrent dans la région du Perené à la fin du 19ème siècle, essayant de faire fortune, et protégés par un cordon de frontière interne; celui-ci ne pouvait être franchi qu'avec un sauf-conduit, et instituait une véritable enclave étrangère au centre du Pérou.

Les anciens territoires de chasse, de pêche et d'agriculture de Campa furent envahis par les plantations de café, de tabac et d'autres produits exportables, et la région semble avoir connu un certain boom économique, même si celui-ci ne profita pas à tous. Plusieurs études révèlent que cette invasion par les Européens entraîna une grave dislocation de la société Campa, victime aussi bien des maladies apportées par les Européens, que des appropriations de ses terres par des colons, des tentatives de la faire travailler sur les plantations, ou des traites d'enfants. Il faut espérer que les deux enfants sur la photo ne font pas partie de ces esclaves de maisons que l'on sait avoir existé dans le Perené jusqu'au milieu du 20ème siècle. Ce boom économique fut aussi l'une des premières grandes atteintes à l'écosystème fragile de l'Amazonie.

La "découverte de l'Amérique", commencée en 1492 par Christophe Colomb dans les Antilles, avait atteint en 1900 le territoire des Campa. Ceux-ci réagirent par la violence (il y eut encore un grand soulèvement en 1913-1914), par la soumission passive, par la fuite, par la clochardisation ou par la mort. Aujourd'hui, ils tentent de s'organiser au sein d'une fédération, la COICA (Coordinadora de Organizaciones Indigenas de la Cuenca Amazonica) qui est venue récemment jusqu'aux Nations Unies à Genève pour défendre les droits des peuples indigènes de l'Amazonie péruvienne.

Informations recueillies par Louis Necker et José Marin

LE DROIT À LA DIFFÉRENCE

LUTTES INDIENNES D'AUJOURD'HUI UNE CHANCE POUR LES YANOMAMI

Le 15 novembre 1991, les Indiens Yanomami de l'Amazonie brésilienne et leurs défenseurs ont obtenu leur plus grande victoire. En fait, le président Fernando Collor de Mello, par l'arrêté no. 580 du Ministère de la Justice, leur a finalement garanti la possession de leur territoire sous forme d'un espace continu de 94'000 km2, soit le double de la Suisse.

Au nombre d'environ 20'000 Indiens, dont la moitié au Vénézuela, les Yanomami sont le peuple indigène encore isolé, et, par conséquent, traditionnel, le plus important de l'Amérique toute entière; ils sont l'un des symboles mondiaux de la lutte des peuples pour les droits à leurs terres, à leur existence et à leur différence comme êtres humains. A savoir que dès 1987, leur territoire brésilien pourtant interdit par le Gouvernement, fut envahi par des chercheurs d'or, et qu'en 1989, le nombre de ceux-ci était estimé à 50'000, c'est-à-dire cinq fois plus qu'il y a de Yanomami dans ce territoire.

Selon la Convention des Nations Unies sur la prévention et la répression du crime de génocide, ratifiée par le Brésil en 1952, le fait de **soumettre un groupe ethnique à des conditions de vie qui causent sa destruction physique totale ou partielle** n'est autre chose qu'un cas de génocide. Aussi on ne peut donner meilleure définition de ce qui se passait alors chez les Yanomami de l'Amazonie brésilienne.

La décision présidentielle est ensuite la victoire des défenseurs de la cause indigène, et plus particulièrement de la Commission pour la création du Parc Yanomami (CCPY) et, dans sa gestion présente, de la Fondation nationale de l'Indien (FUNAI). Enfin et surtout, c'est la défaite des responsables miniers et militaires qui, main dans la main, demandaient la réduction du territoire sous forme d'une "zone frontière de sécurité", c'est-à-dire la séparation des Yanomami du Brésil de ceux du Vénézuela. En prenant sa décision, le Président Collor a fait preuve d'un engagement personnel en faveur de la cause indigène. Si la lutte n'est pas terminée pour autant et qu'il faut maintenant démarquer le territoire, le reconnaître définitivement et le protéger contre toute invasion future, il n'en reste pas moins que la décision, aussi inattendue que réjouissante, est de taille.

A la veille du 500ème anniversaire de la découverte de l'Amérique par les Européens, et de l'oppression de ses premiers habitants, les Yanomami et leurs défenseurs viennent de remporter une victoire sans précédent dans l'histoire des peuples indigènes de cette partie du monde... L'on pourrait s'étonner de la grandeur du territoire pour si peu d'Indiens: je

Indiens Yanomami, symbole mondial de la lutte des peules indigènes pour leurs droits. Photo René Fuerst

rappellerai qu'il s'agit ici de la région amazonienne la plus forestière et la plus montagneuse de toutes, impropre à l'agriculture aussi bien qu'à l'élevage, et que l'espace traditionnellement occupé par ces chasseurs et cueilleurs est en rapport avec la rareté du gibier et des ressources comestibles naturelles en général. Quant à la raison d'être de ce communiqué dans notre journal à caractère plus ethnographique qu'indigéniste, elle se justifie par le fait qu'après s'être intéressés à la sauvegarde matérielle des différentes cultures, les musées se doivent de se préoccuper de la survie physique des peuples qui en sont les porteurs. Sinon, quelle complicité que celle d'une science qui sert les uns mais pas les autres, d'une science à tendance, ma foi, colonialiste...

René Fuerst

UNE DÉCOUVERTE

En cette année 1992 où nous commémorons la Découverte de l'Amérique, il nous semble opportun de réhabiliter un témoignage sur Christophe Colomb qui est malheureusement resté trop méconnu. Ce témoignage que nous vous invitons à découvrir a été publié pour la première fois en 1931 aux Editions Baudinière à Paris, sous la signature de Cami et sous le titre de **Christophe Colomb ou la véritable découverte de l'Amérique**; mais il a été curieusement négligé, pour ne pas dire passé sous silence, par tous les savants qui se sont penchés sur le célèbre navigateur. Il révèle pourtant des vérités surprenantes sur bien des aspects de la Découverte, et principalement sur le point d'arrivée des caravelles en Amérique et sur l'entourage de l'Amiral, réconciliant par là histoire et sociologie.

Cami n'est en fait que le porte-parole d'un descendant de Christophe, Ernest Colomb, qui vint un jour le trouver pour lui offrir le manuscrit d'une opérette qu'il avait écrite à partir d'un document inédit de son ancêtre. Ernest Colomb chargea Cami de transformer le manuscrit en roman sonore, et c'est cette oeuvre - fidèle par l'esprit au document original de Christophe Colomb - que nous nous proposons de présenter ici. Le premier extrait que nous citerons permettra de rendre à la femme de Colomb la place qui lui est due:

Colomb

Je ne trouve rien!
Je ne découvre rien!
C'est entendu,
C'est bien connu
Tout le mond' le sait bien.
Ma cann', mes chaussons,
Mes cal'çons,
Mes boutons d'manchettes
Mes lunettes,
Mes boutons d'faux-cols
Et mon parasol,
Mes chapeaux,
Mes manteaux
Et mon pardessus,
Je ne peux jamais mettre la main d'ssus.
Je perds, j'égar' tout,
Je suis distrait, c'est fou!
Puis, j'ai beau chercher partout
Je ne retrouve et ne découvre rien du tout.
Oui, je l'avoue, c'est mon petit travers
De tous les objets que je perds
Je n'ai jamais rien découvert!
Oui, mais...
Oui, mais...
Je vais découvrir l'Amérique!
Découvrir un monde nouveau!
Cette découverte historique
Fera du bruit dans Landerneau!
Parfois dans la vie domestique
Je n'découvre pas mes brod'quins,
Mais je vais découvrir l'Amérique
L'Amérique et les Américains!

Mme Colomb

Ah! mon pauvre ami!
J'peux l'dire aujourd'hui
Même en amour
Tu fus toujours
L'plus distrait des maris!
Ma bouche et mes yeux
Mes cheveux
Ma gorge grassette,
Mes fossettes,
Mes seins bien moulés,
Mes mollets,
Mon odeur,
Mon ardeur
Et mes désirs fous;
Tu n'as jamais su rien voir du tout!
Penché sur l'Atlas
Tu ne pensais hélas!
Qu'à tes voyages lointains,
Quand pour en fair'de plus beaux
tu m'avais sous la main.
Ah! si j'avais eu des désirs pervers,
J'aurais pu te fair' cocu, mon cher,
Et tu n'aurais rien découvert.

Sur le voyage lui-même nous apprenons bon nombre de circonstances inédites. C'est ainsi que Christophe Colomb découvre sur son navire – baptisé l'**Oeuf-à-Voiles** – un certain nombre de passagers clandestins: M. Philidor, maquereau, et son chargement de morues dessalées destinées à former le personnel de la première maison close d'Amérique; Mme Colomb et Colomba, la nièce de Christophe, accompagnée de sa bonne Concepcion. Tout ce nouveau monde ayant trouvé à bord rôle à sa taille, et une violente révolte des marins une fois matée, la terre est en vue. Et bientôt deux indigènes dans leur canot accostent la caravelle, et lancent les premiers mots de cette rencontre historique:

Nous sommes les polic'men d'Amérique
Du service de la prohibition.
Dans ce pays des boissons alcooliques,
Nous ne permettons pas l'imbibation!
De la vertu c'est ici le refuge
Nous ne buvons que l'eau clair' des ruisseaux, Car le Seigneur jadis fit le déluge,
Pour indiquer qu'il fallait boir' de l'eau!

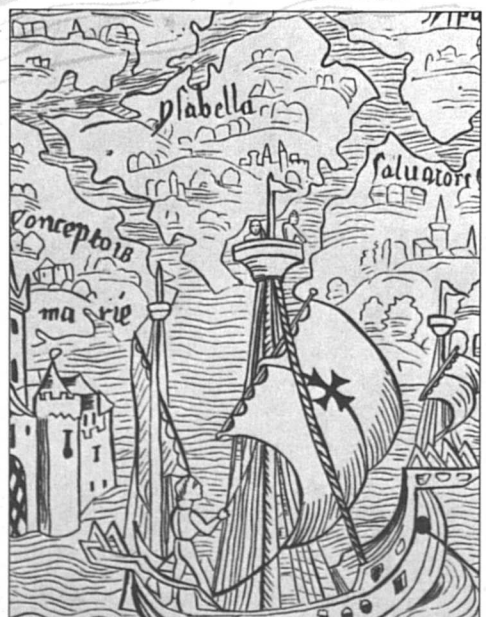
Car c'est là la grande révélation de notre manuscrit: avant de découvrir les Antilles sur le chemin du retour, Christophe Colomb avait touché terre à New York. Le choc culturel du premier contact fut violent: le chef de la tribu, Oncle Sam, accueille le navigateur au son d'une musique sauvage, le jazz. Puis, peu à peu, les relations s'établissent dans un climat de mutuelle curiosité. Colomb apprend à une dactylo que l'on peut aussi écrire à la plume, on lui présente un bataillon de bébés businessmen bercés au son de la berceuse "Dodo dodollars"; Colomb émerveille les sauvages en leur apprenant que l'on peut utiliser un escalier à la place d'un ascenseur, on lui offre la dernière invention américaine, un phonographe à perroquet, le jacophone.

Mais Madame Colomb en a vite assez de l'Amérique et convainc son mari de remettre à la voile pour l'Europe. Ils emmènent quelques indigènes, dont une adjudante de l'Armée du Salut, qui entonnent un chant de départ caractéristique de la mentalité primitive des premiers Américains:

Nous allons découvrir l'Europe!
Découvrir un monde nouveau.
Et comm' nous somm's des philanthropes
Nous exportons cinés, phonos,
Tuyauphon's, autos, télescopes,
Chewing-gum et danseurs mondains!
Nous allons conquérir l'Europe,
Oui, l'Europe et les Européens!
Et c'est un' conquête cell'là,
Qui se pose un p'tit peu là!
Paris, London, Madrid, Berlin,
Vont dev'nir Américains!

Mais le plus étonnant, dans cette perspective entièrement nouvelle ouverte sur la Conquête, reste sans doute le fait que Cami – et c'est certainement pourquoi il a été choisi par Ernest Colomb pour nous dévoiler la vérité – est lui-même le descendant d'un Indien que Christophe Colomb a failli rencontrer. On peut en effet lire, dans le Journal du premier voyage (in: Cristobal Colon, **Textos y documentos completos**, Alianza Editorial, Madrid, 1982, p. 48), les mots suivants, en date du mardi 30 octobre 1492: "... cette Cuba était une ville, et cette terre une terre ferme très grande, s'étendant loin vers le nord, et le roi de cette terre était en guerre avec le Grand Can, qu'ils appellent Cami...".

Alain Monnier



Gravure ancienne et plan que certains ont attribué à Christophe Colomb.
Justo L. Gonzalez, 1980:
La era de los conquistadores.
Tomo 7. Editorial Caribe.

CIVILISATION DES SAMURAI

Le Pays du Soleil Levant est largement représenté au sein du département Asie du Musée d'ethnographie de Genève. Les quelque trois mille pièces d'origine japonaise se répartissent entre des objets utilitaires de la vie quotidienne, les jouets et les bibelots, quelques vêtements et instruments de musique, les rouleaux peints et les estampes, les statues de bois et les ivoires sculptés, les armes et les armures du temps passé. La qualité exceptionnelle et la beauté de ces dernières ont suggéré l'idée d'en tirer un livre d'art abondamment illustré. Intitulé "**Civilisation des samurai**", cet ouvrage ne se borne pas à chanter les mérites et les exploits des guerriers de l'ancien Japon, mais il cherche à situer ceux-ci au coeur d'une société et de toute une culture. Les textes, nés sous la plume du conservateur, Jean Eracle, se trouvent magnifiquement servis par les somptueuses planches photographiques dues à l'art d'Attilio Bocazzi-Varotto et reproduisent un choix des plus belles pièces des collections japonaises du musée genevois.

L'édition de ce livre a été réalisée grâce au concours financier de M. Thierry Barbey, associé de Lombard Odier et Cie, président de l'Association des amis du centre de recherches sur l'Asie moderne.

Beau casque en fer. La bombe, composée de 16 lamelles bombées et de forme dite **kôshôzan**, semble remonter à l'époque Muromachi et pourrait dater du XVe s. Le protège-nuque est de forme très évasée et doit être, comme la visière et les ailerons, plus tardif, peut-être du XVIIIe s. Musée d'ethnographie de Genève, Rép. gén. 10259. Don Albert Lévy.

Peinture sur papier représentant un **samurai** en costume de cérémonie. 82/30 cm.
Sur cette peinture, le **samurai**, reconnaissable au port des deux sabres, porte la tenue dite **kamishimo**, qui comporte un pantalon (**hakama**) à plis droits et une sorte de grand boléro à très larges épaules.
Musée d'ethnographie de Genève, S.N.
Don ancien de M.S. Yoshisaka.

Armure complète. Cette armure forme un tout homogène qui doit dater du XVIIIe siècle. Le casque se caractérise par son ornement de devant comportant deux ailes de rapace en laque. La cuirasse se compose de bandes de métal assemblées. Tous les autres éléments de cette armure présentent des décors apparentés, ce qui souligne l'unité de l'armure tout entière.
Musée d'ethnographie de Genève, Rép. gén. 17214.
Don de Mme Alfred Bertrand.

Jusqu'à fin février
A l'annexe de Conches

3 expositions regroupées sous le titre général de **VACHE D'UTOPIE:**

■ **VACHE DE SUISSE**
Approche Ethnographique
En collaboration avec le Musée gruérien de Bulle

■ **VACHES D'ARTISTES**
Un troupeau de 40 bovins artistiques dans le parc. En collaboration avec le Musée du CIMA de Ste-Croix et l'UCPL

■ **007CENTIEME**
36 affiches "Suisse - 1991".
En collaboration avec l'Atelier Humbert- Droz et la SGA-Genève.

Jeudi 6 février 18h00
Au Musée d'ethnographie

Vernissage de l'exposition
CHILI INDIGÈNE
avec une animation musicale de Pancho Valdivia Taucán

7 Février - 31 mars
Au Musée d'ethnographie

CHILI INDIGÈNE
Exposition organisée par le Musée archéologique de Santiago du Chili

Mercredi 12 février 20h30
A la Salle Patino

MAROC
Le chant des Rwayes Traditions berbères du Sous. Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Jeudi 27 février 20h00
Au Musée d'ethnographie

ACTUALITÉS AMAZONIENNES
Recherches sur les premiers chasseurs du nord-est du Brésil.
Conférence donnée par Alain Gallay

Jeudi 5 mars 20h00
Au Musée d'ethnographie

ACTUALITÉS AMAZONIENNES
Un peuple à la fronitère de trois États: actualité des Indiens Wayana.
Conférence donnée par Daniel Schoepf

Vendredi 6 mars 20h30
Maison de la Radio

ETATS-UNIS
American folk blues
John Jackson et John Dee Holeman
Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Mercredi 11 mars 20h30
A la Salle Patino

LIBAN
Poésie chantée des Druzes
Zajal du Djebel Druze
Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Jeudi 12 mars 20h00
Au Musée d'ethnographie

ACTUALITES AMAZONIENNES
Un exemple récent de résistance indienne: les Enauené-Naué du Brésil.
Conférence donnée par Luis Fernandez

Jeudi 19 mars 20h00
Au Musée d'ethnographie

ACTUALITES AMAZONIENNES
Vie et mort des Indiens du nord du Brésil.
Conférence donnée par Pierrette Birraux-Ziegler

1er avril- 23 août
A l'annexe de Conches

VIES INUTILES ?
Exposition sur le Couvent de la Visitation, Thonon.
Photographies de Françoise Sautier

Jeudi 2 avril
Maison de la Radio

TANZANIE
La tradition des bardes Ethnies Wogogo, Kuraya et Zazamo
Concert organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie

Adresses des concerts:

Salle Simon I. Patino
46 avenue de Miremont, Genève

Maison de la Radio / Studio 11
66 bd Carl-Vogt, Genève

Location

Service culturel Migros

CYCLE DE CONFÉRENCES DU PRINTEMPS:

■ **ACTUALITES AMAZONIENNES**

La Société suisse des Américanistes organise, en collaboration avec le Musée d'ethnographie, un cycle de conférences sur le Brésil:

27 février 1992 à 20h00
Alain Gallay
RECHERCHES SUR LES PREMIERS CHASSEURS DU NORD-EST DU BRÉSIL
La question de l'ancienneté de l'homme en Amérique.

5 mars 1992 à 20h00
Daniel Schoepf
UN PEUPLE À LA FRONTIÈRE DE TROIS ÉTATS: ACTUALITÉ DES INDIENS WAYANA
Brésil - Guyane - Surinam

12 mars 1992 à 20h00
Luis Fernandez
UN EXPEMPLE RÉCENT DE RÉSISTANCE INDIENNE: LES ENAUENÉ-NAUÉ DU BRÉSIL

19 mars 1992 à 20h00
Pierrette Birraux-Ziegler
VIE ET MORT DES INDIENS YANOMAMI DU NORD DU BRÉSIL

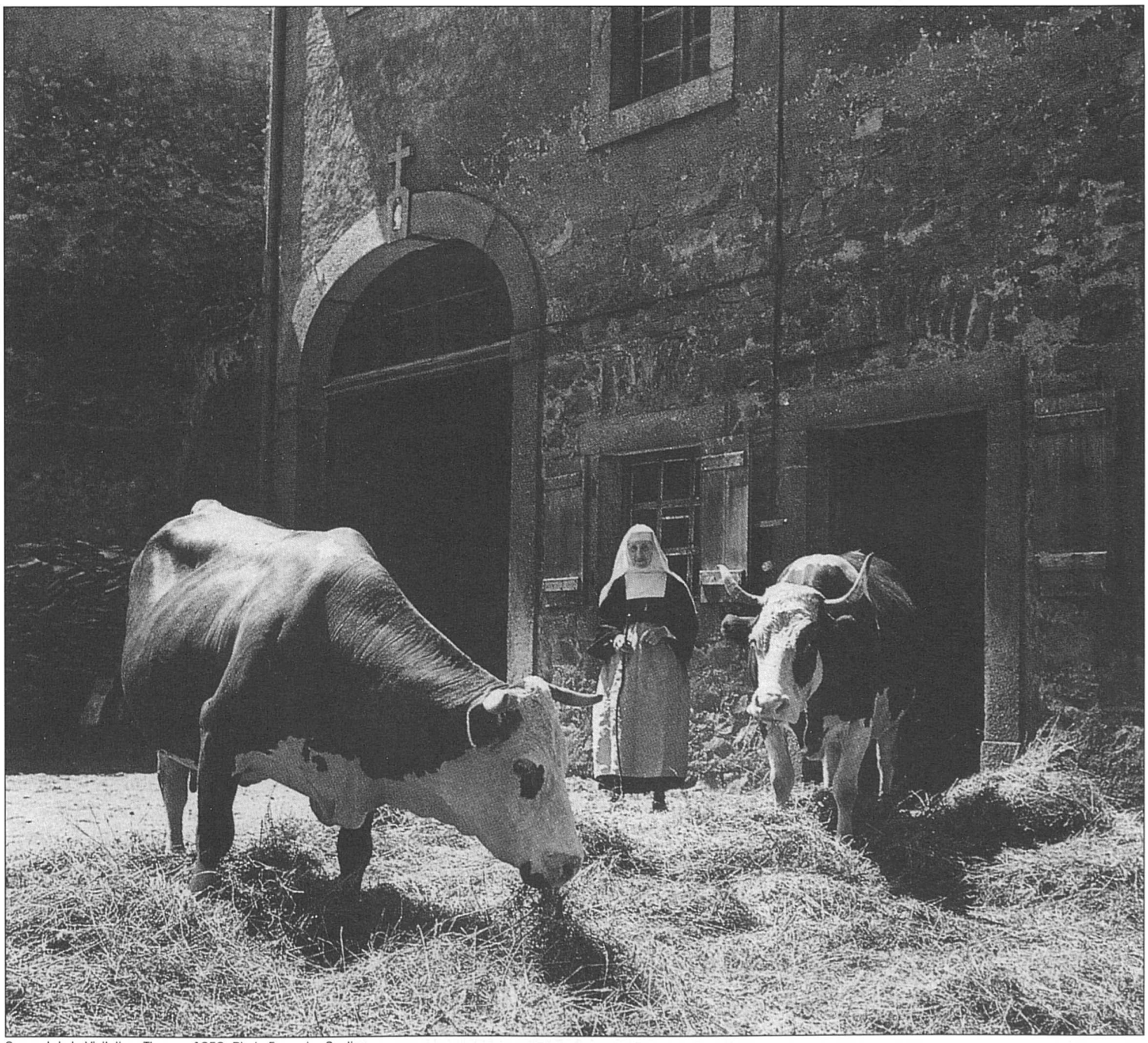
Ces conférences auront lieu au
Musée d'ethnographie
65-67 bd Carl-Vogt
1205 Genève

PROCHAINE EXPOSITION À CONCHES: ETHNOGRAPHIE D'UN COUVENT

■ **VIES INUTILES?**

Du 1er avril au 23 août 1992
à l'annexe du Musée
7 chemin Calandrini, 1231 Conches

Une exposition sur le couvent de la Visitation, Thonon.
Photographies de Françoise Sautier



Couvent de la Visitation, Thonon, 1959. Photo Françoise Sautier